

On a dit que, quand on veut plaire dans la société, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait par des gens qui les ignorent et qu'un homme d'esprit se tait avec les sots, comme un riche refuse l'aumône aux mendiants. M. Béranger causait et causait bien avec tout le monde, il avait toujours de la monnaie. Vous le quittiez fort satisfait de lui, parce que sa politesse, ses attentions, ses paroles et ses manières, avaient trouvé le moyen de vous rendre fort content de vous-même. Il n'avait pas, comme la plupart des savants et des gens de lettres de nos jours, le ton dogmatique et tranchant. Dans les sujets qui lui étaient le plus familiers, il ne donnait son avis que sous la forme du doute, et il démentait cet adage de Pope : « Qu'il en est de nos jugements ainsi que de nos montres ; aucune ne va parfaitement d'accord avec celles des autres ; chacun néanmoins s'en rapporte par faitement à la sienne. »

Vous concevez, Messieurs, qu'avec une sensibilité vive, une imagination très-mobile, M. Béranger recevait des impressions promptes, rapides, mais fugitives. Sa susceptibilité était grande ; la vanité s'effarouche aisément chez les gens de lettres et les artistes ; mais ses blessures n'avaient nulle profondeur et ne touchaient point au cœur de notre ami. De nouvelles idées, de nouvelles images, de nouveaux sentiments, se succédant avec vitesse, en effaçaient même la cicatrice. Loin de garder rancune, de nourrir une animosité toujours pénible, il était prêt, dans son extrême bonté, à servir avec zèle les intérêts du disciple ingrat qui, sans ménagement et sans mesure, aurait décoché contre son bienfaiteur les traits de la satire et de l'ironie la plus amère (1). Telle était la noblesse de son ame. M. l'abbé Gentil, son confrère, à Orléans, venait de remporter une couronne aca-

(1) M. Segaud, avocat, élève de M. Béranger, a publié une parodie assez piquante d'un compte-rendu des travaux de l'Académie de Lyon, composé par son ancien professeur.